

MUSÉE POUR LA PALESTINE, « UNE UTOPIE CONCRÈTE »

« La Terre nous est étroite », ne pouvait que constater le poète Mahmoud Darwich mis à l'épreuve du déracinement des Palestiniens. Ancien ambassadeur de la Palestine à l'Unesco, Élias Sanbar, son traducteur en français et ami, aura donc pris lui aussi le parti de l'art et de la poésie, initiant en 2015 un futur musée national d'Art moderne et contemporaine de Palestine depuis Paris, loin de ses racines mais avec l'espoir de les retrouver, en suggérant que celles-ci « sont devant nous ». Partenaire de ce musée dont elle abrite la collection, l'Institut du monde arabe a orchestré une saison palestinienne, y faisant entendre plusieurs voix : celles d'artistes solidaires et de photographes actifs sur place mais aussi celles de Jean Genet et Darwich. **ENTRETIEN ENTRE ÉLIAS SANBAR ET TOM LAURENT**

Ce que la Palestine apporte au monde

Les Palestiniens en leurs musées / Palestine, terre fictive, terre réelle / Dans les valises de Jean Genet : « les Palestiniens m'ont aidé à vivre »

Institut du monde arabe, Paris. Du 31 mai au 1^{er} octobre 2023

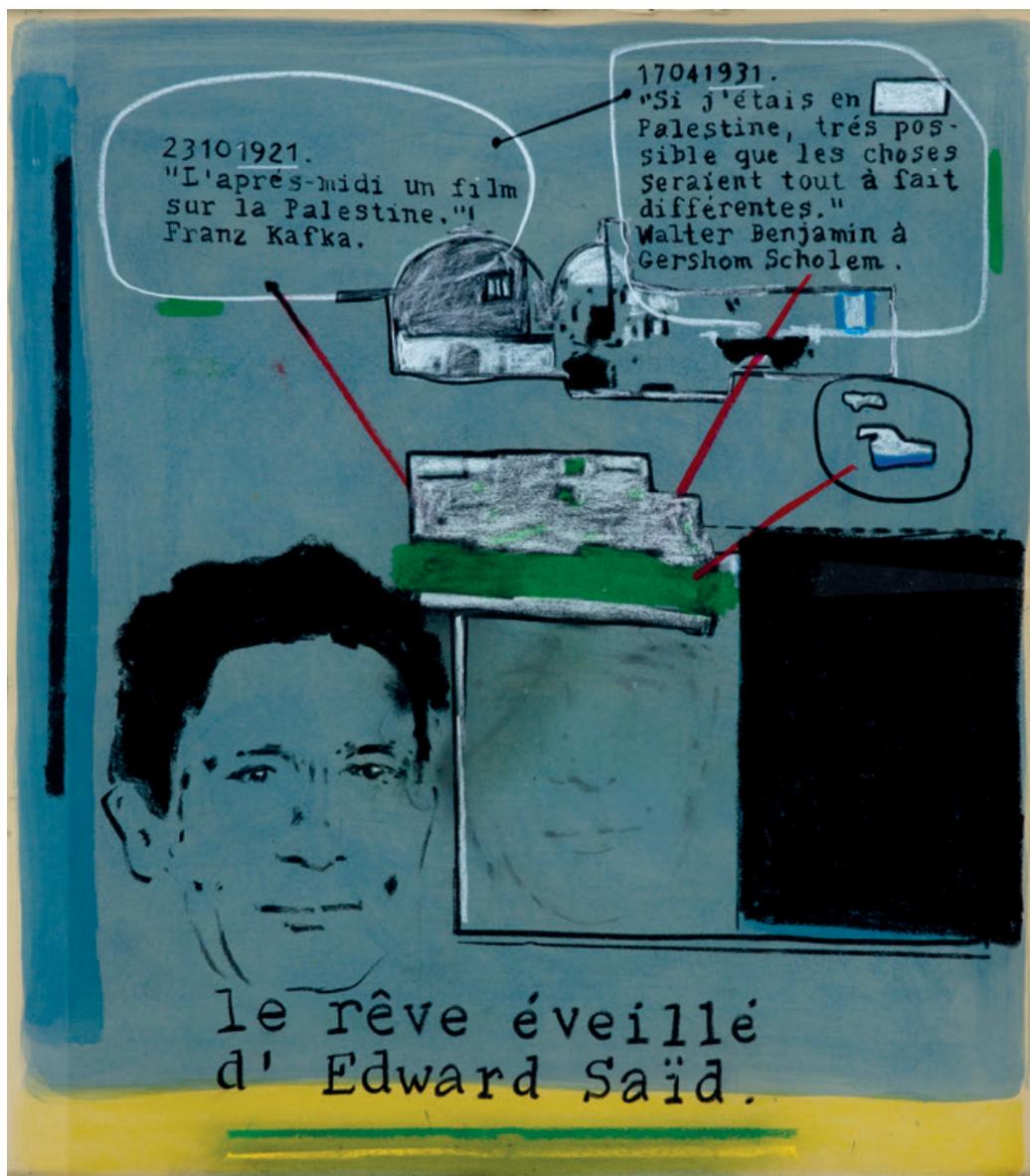
Commissariat : Élias Sanbar, avec Marion Slitine, Albert Dichy et Éric Delpont



TOM LAURENT Concernant la collection d'un futur musée national d'Art moderne et contemporain de la Palestine, peut-on parler d'un musée en exil ?

ÉLIAS SANBAR C'est plutôt un musée exilé, qui l'est pour le moment parce qu'il n'arrive pas à aller chez lui pour les raisons que nous connaissons. Il faut rappeler notre lignage, qu'a pu montrer en partie une exposition au Mo.Co de Montpellier : cette collection est la quatrième manifestation d'une même idée qui a commencé lorsque Pinochet menait sa répression au Chili. Des artistes un peu partout dans le monde ont décidé en 1975 de constituer une collection d'un musée futur, appelé à s'établir à Santiago de Chili. Cette initiative était jugée sympathique mais totalement irréaliste : pourtant, ce musée existe aujourd'hui bel et bien au Chili. Alors que Mandela est en prison, des artistes remettent ça avec un musée contre l'apartheid : plus de 1 000 œuvres seront

Paul Guiragossian.
La Longue Marche.
1982, huile sur toile, 120 x 100 cm.
Musée de l'Institut du monde arabe, Paris.



remises en 1996 à Mandela au sein du Parlement sud-africain par Ernest Pignon-Ernest. À Sarajevo, le musée n'était pas exilé mais sous les bombes, et c'est là qu'est née la collection Ars Aevi, en 1992, durant la première année de siège. Donc le musée national d'Art moderne et contemporain de la Palestine est exilé car cet exil recouvre une dimension transitoire. Quand les conditions nous permettront-elles d'établir le musée à Jérusalem-Est – en gardant l'idée de deux capitales pour deux pays dans une même ville partagée et non divisée ? Nous ne pouvons pas le dire mais nous fonctionnons avec l'idée que c'est un pari et que nous le gagnerons.

Jean-Michel Alberola.
Le Rêve éveillé d'Edward Saïd.
 2020, fusain, pastel et encre sur papier, 92 x 82 cm.
 Musée d'Art moderne et contemporain de la Palestine.

Il existe déjà des musées en Palestine, comme celui de Birzeit. Mais il s'agit ici d'un musée national : qu'est-ce que cette dénomination recouvre ?

Le constat général, c'est qu'il n'est pas normal qu'un peuple n'ait pas son musée d'Art moderne et contemporain. Et si c'est un musée national, c'est qu'il s'agit d'une entreprise publique, car tout État a pour obligation de mettre l'art à disposition des citoyens : cela est d'autant plus incontournable dans des sociétés où la situation au quotidien est cauchemardesque. Donc il y a une volonté de résistance dans ce projet mais au bout du compte il y a cette nécessité que l'autorité publique rende la beauté accessible à ses citoyens. On trouve beaucoup de musées et de cultures en Palestine, mais nous sommes un peuple qui a été envoyé sur les routes, déraciné, dont l'existence a tant été niée que cela a laissé



une sorte de vide... ce qui a poussé à faire de l'identité un socle fondamental. Les arts et traditions font donc l'objet d'une grande attention et cela n'est pas méprisable – toute une école d'anthropologues palestiniens a d'ailleurs recensé la variété des broderies, des chants d'enfants... –, mais je suis conscient qu'il existe en Palestine, en réaction à la négation de notre existence, une part d'obsession que le futur musée national d'Art moderne et contemporain prend à rebours. Une idée est importante : la Palestine et le conflit avec Israël sont présents partout dans le monde, et il ne s'agit pas de montrer encore une fois la Palestine au monde mais de montrer le monde aux Palestiniens. Donc lorsqu'un artiste dans son atelier me dit : « Choisis ! », je lui

demande : « Vous, en tant que créateur, qu'est-ce que vous voulez que les Palestiniens voient de vous – et pas de ma propre émotion ? » Cela veut aussi dire que ce musée national est très international : une majorité écrasante des artistes donateurs ne sont pas palestiniens. Celui-ci est le fruit de solidarités jusque dans le concours international d'architecture que nous comptons lancer pour le bâtiment et les Palestiniens n'ont pas à être solidaires de leur propre pays : ils le portent en eux. Bien sûr, on peut imaginer que ceux-ci participeront lors de l'établissement en Palestine, mais il ne s'agit pas avec cette collection d'une forme de caravane pour mobiliser. Ce projet est de l'ordre de l'hospitalité, que nous voulons amener en Palestine.



Ernest Pignon-Ernest.
Mahmoud Darwich. *Marché à Ramallah*.
2009, photographie, 83 x 118,5 cm.
Courtesy galerie Lelong & Co., Paris.

En haut : Julio Le Parc.
La Longue Marche du peuple palestinien.
1975, sérigraphie, éd. : 68/200,
6 panneaux, 76 x 456 cm.
Musée d'Art moderne et contemporain
de la Palestine.



Justement, quels sont les enjeux que recouvre le partenariat avec l'Institut du monde arabe ?

Quand j'ai lancé le projet, la ville de Belfort nous a accueillis mais je pense que ce projet n'existerait pas si Jack Lang n'avait pas été mon interlocuteur à l'IMA. Il a tout de suite voulu être partie prenante, en accueillant la collection et aussi en participant activement à cette histoire. Chaque année, les nouvelles donations et une partie de la collection sont exposées, ce qui provoque déjà une grande fierté.

Concernant la collection, y trouvez-vous une cohérence muséale, avec certains ensembles qui se dégagent et que vous souhaitez développer ? Dans quelles mesures les donations sont-elles liées à votre propre proximité avec les artistes ?

Nous avons certains courants, comme Supports / Surfaces, qui sont bien représentés et c'est important pour le musée. Mais on approche aujourd'hui les 400 œuvres, avec des donations désormais bien réparties après un arrêt lié à la pandémie et la collection s'est ouverte à la bande dessinée, à la photographie, à la céramique ; Jean-Luc Godard nous a donné des films pour les projeter au sein du musée... De fait, les artistes forment 95 % des donateurs : nous rendons d'ailleurs hommage lors de nos expositions à ceux qui sont décédés, comme nous avons pu le faire pour Vélićković et Cuenco – qui a été l'un des premiers à donner – et cette année pour Télémaque et Séguin. De fait, ce sont des artistes qui ont été partie prenante d'initiatives qui nous ont précédés, pour le Chili ou l'Afrique du Sud, donc leur sensibilité face à l'oppression était naturellement encore présente pour la Palestine. Pour ce qui est des plus jeunes, leur sensibilité est différente bien entendu, mais cela donne une variété à la collection. Chaque exposition est l'occasion de discuter

des agencements et des rapprochements entre les œuvres, ce qui est vraiment de l'ordre du plaisir. Cette dimension-là, celle du plaisir, est très importante dans notre projet et c'est que nous voulons amener en Palestine.

Les figures de Mahmoud Darwich et Jean Genet ont une place singulière dans cette saison palestinienne à l'IMA...

Je veux que le monde soit là et l'identité d'un poète, c'est sa langue, le reste, c'est son terreau. J'ai traduit presque toute l'œuvre de Darwich, et il est souvent présenté comme poète palestinien... Non ! c'est un poète de langue arabe de Palestine – tout comme on ne dit pas qu'Apollinaire est polonais. « Qui suis-je ? C'est une question que les autres posent. Et elle est sans réponse. Moi ? Je suis ma langue, moi », a-t-il écrit. Nous diffusons l'enregistrement de sa déclamation d'*Éloge de l'ombre haute*, car Darwich était connu par sa voix. Quand il déclamait devant 70 000 personnes, ils n'avaient pas acheté 70 000 recueils ! Ce rapport-là est celui qui liait le public aux divas... Il y a un écho avec Genet car Darwich écrit sa pièce le lendemain des massacres des camps de réfugiés de Sabra et Chatila, et le déclame devant le parlement palestinien en exil à Alger, en février 1983. Quant à Jean Genet, il écrit un texte le jour d'après sa visite des camps massacrés. Il se trouve que j'étais à la *Revue d'études palestiniennes* avec Leïla Chahid, qui a accompagné Genet toute sa vie, quand il l'a envoyé. C'est en 1970, après les massacres en Jordanie, qu'il a fait sa première visite dans un camp de réfugiés palestiniens. « À l'instant où je suis arrivé, je me suis senti chez moi », écrit-il alors. Et vous savez, pour que Genet dise qu'il a un chez-lui... Nous exposons le contenu des deux valises qu'il a remises à son avocat Roland

Dumas quinze jours avant sa mort, en 1986, entouré de ce qui l'a lié à la *Revue d'études palestiniennes* et de photographies de Bruno Barbey qu'il a commentées pour le magazine *Zoom*, et un manuscrit inédit. Les Palestiniens ne savaient pas qui il était : ils l'appelaient « le vieux qui dort tôt » et ne fonctionnaient pas

avec lui comme avec un grand écrivain, mais ce n'est pas l'anonymat ou la clandestinité qu'il a trouvés là, mais la simplicité. Une autre phrase importante de lui se trouve dans l'une de ses notes griffonnées : « On me demande pourquoi j'aide les Palestiniens. Quelle sottise ! Ils m'ont aidé à vivre. » ■

À Gaza, l'art aux prises avec le territoire

« Le constat pour la plupart des artistes actifs après l'échec du processus de paix dans les années 1990 que j'ai pu rencontrer en Palestine, c'est l'absence d'illusions quant à une amélioration de leur situation, qui s'accompagne de l'absence de projections sur leur territoire. C'est d'autant plus fort à Gaza, là où tombent les bombes : c'est pourquoi l'idée de Sahab – ou "musée des nuages", faisant référence au *cloud* et au fait que c'est le seul endroit où il ne peut pas être détruit – y est inscrite, par déterritorialisation », explique Marion Slitine, dont les recherches en anthropologie de l'art et sociologie urbaine sont attachées à la création sur place. Initié en 2022 par trois artistes (Mohamed Abusal à Gaza, Mohamed Bourouissa à Paris, Salman Nawati en Suède) et une architecte (Sondos

EL-Nakhala à Gaza) au sein du collectif Hawaf, ce musée virtuel peut se décrire, à l'issue d'un premier atelier avec 14 jeunes artistes de Gaza, comme un conservatoire du patrimoine et une interface pour une communauté largement dépourvue d'infrastructures culturelles – rendant très courues les activités de l'antenne que l'Institut français de Jérusalem y a installée. S'il s'agit d'opérer la digitalisation en 3D d'objets bien réels à Gaza pour en préserver l'existence, la présence d'une architecte au sein du collectif exprime une dimension capitale du projet. Car ce musée en ligne, conçu collectivement en plusieurs plateaux, dénué de murs et traversé par une ouverture centrale reprenant celle de la vieille ville de Gaza, se veut néanmoins tangible. Dans un registre parfois ironique, l'imagination qui travaille une part des





artistes palestiniens s'attache directement à faire revenir une vie normale dans une situation qui ne l'est pas. À rebours des scénarios modélisés par Larissa Sansour tenant de la science-fiction – la colonisation de la Lune par la Palestine ou l'édification d'une tour high-tech qui contiendrait tout le pays –, les annonces immobilières conçues par Taysir Batniji, illustrées par des photographies d'immeubles dévastés prises après l'opération militaire lancée par Israël en 2008-09, disent pourtant elles aussi cet accès bafoué au trivial. Membre d'Hawaf, Mohamed Abusal a pour sa part pris son parti de l'« expérience des gazaouis à creuser des tunnels », promenant et photographiant un peu partout un panneau indiquant l'entrée du métro, exorcisant la situation chaotique des transports sur place. Invité également à l'IMA par Marion Slitine, Tanya Habjouqa, passée par le photojournaliste, rend compte de loisirs que l'embargo n'empêche pas tout à fait mais qui,

À gauche : *Barque de pêcheur sur le lac de Génézareth, Tibériade*. Vers 1890, photographie colorisée selon le procédé Photoglob Zürich, 40 x 50 cm. Collection particulière.
En haut : Mohamed Abusal. *Un métro à Gaza*. 2011, tirage collé sous Plexi brillant, 80 x 120 cm.

comme le tapis rouge déployé lors du Gaza Red Carpet Film Festival de 2015 pour une séance de cinéma au milieu des ruines saisie par l'appareil d'Amer Nasser ou les skaters immortalisés par Maen Hammad, y prennent une autre dimension. Investie pour faire dialoguer ces photographies contemporaines avec un ensemble de vues du XIX^e siècle, Marion Slitine peut donc souligner l'horizon mythifié qui fixe alors une image construite de la Terre sainte. Destinées aux pèlerins d'alors et colorisées selon le procédé Photochrom, breveté en 1889 par le Suisse Orell Füssli – qui reprend d'ailleurs sans les citer les images de photographes orientalistes –, on les retrouve jusque dans les œuvres d'Hazem Harb, né à Gaza en 1980, où les couleurs surimposées aux paysages de Bethléem ou du Thabor se voient barrées d'un panneau signalant une zone militaire et un danger de mort. Réponse endeuillée à Mahmoud Darwich affirmant : « Mes poèmes ne distribuent pas qu'images et métaphores. Mais des paysages, des villages, des champs. En fait, mes poèmes distribuent des lieux » ? Pour les artistes de Gaza, l'hyperlieu a de fait part liée avec l'assignation au non-lieu. ■ **TOM LAURENT**